

**Haissama Ahmed**

**Timidité, souffrance de mon enfance**

**Témoignage**

**Haissama Ahmed**

## **Timidité, souffrance de mon enfance**

J'ai eu l'idée d'écrire mon autobiographie pour mes amis afin qu'ils comprennent certains traits de ma personnalité, notamment les raisons de mon asociabilité à l'école et partout, en fait !

Durant mon enfance, j'étais très timide et je ne l'oublie pas. Dans l'espoir d'en finir avec, je désire fidèlement témoigner de ma profonde souffrance. C'est mon premier essai et je vais tenter d'être moins timide avec ma plume.

Les amis d'enfance se souviennent souvent des moments passés ensemble. Ils se remémorent les fêtes organisées dans la bonne humeur, de tel ou tel enseignant, sévère, gentil ou encore drôle (on n'oublie pas un professeur sympathique). Je suis de nature peu loquace, je me contente de sourire et j'écoute les discussions avec minutie.

À l'école le maître répétait de temps en temps, surtout lorsque les élèves se montraient dérangeants et bavards, que le seul timide et sage élève c'était moi. Parfois, il tenait à ce que les élèves répondent en même temps à la

devinette : « qui est le plus timide et sérieux de la classe ? » Ils criaient que c'était moi. C'était un refrain auquel les élèves s'attendaient pour faire chorus avec amusement et enthousiasme. Peut-être mon enseignant, selon la circonstance dans laquelle il parlait de mon caractère timide, me témoignait qu'il était content de moi, que j'étais l'exemple pour mes camarades, que j'étais l'élève qui connaissait le règlement et qui savait également se tenir correctement pour ne pas commettre des bêtises et choses honteuses. Toutefois, si je veux donner un sens à mon anecdote, j'avoue que je ne m'extasiais point dans une salle remplie d'élèves qui avaient tous les yeux rivés sur moi dès que mon nom était prononcé. Quelqu'un de timide est tranquille dans un groupe tant que les autres ne parlent pas de lui, même s'ils disent du bien de lui. Il fuit la société des autres parce qu'il perd ses mots, il bégaye si on s'adresse à lui, il frissonne au moindre regard des autres. J'étais ainsi. Par bonheur ma mémoire a chassé de mon esprit une grande partie des scènes ridicules et honteuses dont ma timidité était la cause. Ce n'est qu'un fragment de mon passé que j'ai vécu difficilement et dont le souvenir m'assaille encore, parfois.

J'allais à l'école en compagnie de mes amis du quartier, de mes cousins et cousines de chez moi. Ils avaient tous envie de s'amuser, de batifoler, mais moi je restais toujours taciturne partout où je me trouvais.

Dans la classe, je m'asseyais seul au fond pour passer inaperçu. Je ne me sentais pas à l'aise pour autant car la

peur d'être interrogé, d'être appelé, ne me quittait pas durant la journée. Rien ne me divertissait de cette préoccupation lancinante et lassante, même la pause de 15 minutes pour la récréation m'exaspérait rudement au lieu de me distraire du souci qui m'envahissait dans la salle. J'avais l'air triste en voyant l'excitation et l'euphorie de mes camarades pendant ce petit moment de détente. Eux, parcouraient gaiement la cour de l'école, s'amusaient, se prenaient par la main et discutaient ensemble dans une bonne ambiance. Pendant ce temps, je les regardais de loin, j'errais de salle en salle, des toilettes à la direction pour que cette récréation finisse au plus vite. Elle n'était pour moi qu'un temps d'introspection, de saisissement de mon comportement désagréable par rapport aux autres, de prise de conscience de ma timidité malade qui me privait de joie, d'amitié, de bonheur... Pour ces raisons, je préférais qu'on nous prive de récréation et qu'on nous libère à la fin des cours. Aussitôt la fin des cours, je m'en allais très vite pour rentrer à la maison. C'était, enfin, un moment détente pour moi. Le soir au lit, je songeais au jour suivant que je passerai à l'école, il en était de même au réveil, sans espoir, très préoccupé. À la hâte et surtout sans appétit, je finissais mon petit déjeuner, je me préparais pour aller à l'école en imaginant ma nouvelle journée. Lorsqu'on a un tel souci perpétuel on n'a pas le temps de regretter celle qui est survenue de peur que la nouvelle soit encore plus pénible. Une journée bien passée sans qu'il m'arrive rien de ce que je redoutais n'était pas pour moi,

scrupuleux, une garantie que la suivante serait idem. Je craignais d'avance de me retrouver dans un triste embarras.

Je n'aimais pas du tout aller à la direction pour chercher des craies, des outils pour l'enseignant encore moins aller lui chercher des boissons dans la boutique ou à l'hôtel. Je ne pouvais pas me lever de ma place, avancer dans le rang et retenir ce que l'enseignant me demandait sans être en proie à une extrême peur mêlée d'une honte indicible qui me faisait trembler de tous mes membres. J'étais comme hors de mon corps et ne saisissais plus rien de ce qui se passait autour de moi. Pour éviter cet embarras, je prenais la précaution de scruter attentivement chaque geste du maître dont je redoutais la demande de faire une quelconque tâche. Le plus que je redoutais, je le répète, c'était qu'il m'envoie à la direction, me demande d'apporter la liste d'appel ou des trucs dont il avait besoin. J'avais l'impression de ne pas pouvoir retenir mes larmes, par peur et honte, dans certains cas.

Franchement, je passais ma journée à être préoccupé, vigilant au regard du maître sur moi, pensif et inquiet en sachant les effets de ma timidité. À vrai dire cela m'importait peu le fait d'être ridiculisé devant mes camarades, qu'ils gardent de moi en mémoire le plus mauvais moment, puisque je n'avais aucun ami, pas de réputation qui risquait d'être atteinte. J'étais soucieux, malheureux, préoccupé, timide lorsqu' autour de moi, dans la salle, tous les autres étaient heureux, tranquilles

et surtout bavardaient entre eux. C'est stupide et vraiment bizarre de se mettre dans une telle situation insupportable alors que mon intention était justement d'éviter à tout prix que l'on parle de moi. Je savais bien, de mon côté, me garder de dire ou faire des choses susceptibles d'attirer l'attention de mes camarades. Fréquemment et malgré moi, je gardais en silence la réponse que je savais pour ne pas m'exposer à leurs regards, et chaque fois, je me promettais de ne pas recommencer.

J'étais très agité lorsque le maître faisait l'appel, il fallait dire « présent » dès que l'on entendait son nom. J'hésitais à le dire me disant que mieux vaut passer pour un absent que crier « présent » car c'était très souvent le seul mot que je prononçais durant la journée. Mon stress redoublait alors et je me précipitais de sorte que je levais mon doigt pour dire « présent » avant que mon nom soit cité. Le pire c'était lorsqu'il prononçait le nom d'une fille. À cette occasion, l'enseignant ne se privait pas pour me demander : « tu es une fille ? Pourquoi dis-tu présent alors que c'est le nom d'une fille que j'ai appelé ? ». Les rires des élèves pour ce genre de répliques insensées, et vraiment pas drôles, m'a toujours contrarié : peur du regard des élèves, peur de la parole du prof... C'est la peur qui me dictait toutes choses et actions.

La sérénité, que je croyais avoir, était ébranlée mais, en vérité, plus je songeais à ce qui pourrais m'intimider plus je me sentais mal à l'aise. La peur quotidienne que

j'avais dans la classe me poussait à prendre des précautions. Ma timidité était la cause de ma mauvaise humeur et du chagrin quotidien. J'appréhendais ses conséquences négatives. N'a-t-il pas dit Naguib Mahfouz « la peur n'empêche pas de mourir, elle empêche de vivre ! » ?

Lorsque je soupçonnais que le maître en manque de quelque chose, (ce n'était pas rare mais moi, comme j'avais les yeux sur lui pas certainement pour le servir, mais plutôt pour éviter qu'il me le demande, je devinais en avance ce qu'il voulait), je faisais semblant de ramasser quelque chose sous la table et je restais ainsi penché jusqu'à ce qu'il choisisse l'un des élèves qui, apparemment, étaient tous volontaires et semblaient tous avoir envie d'être choisis. Je réussissais très souvent par cette attitude à me garder de ce que je détestais le plus : me présenter au tableau, être choisi par l'enseignant, surveiller la classe...

Pas un jour je suis venu à l'école sans avoir fait mes devoirs à la maison ou oublier mes affaires de peur d'avoir à parler avec le maître. Je faisais tout pour être à l'heure non pas pour avoir la première place (car ma place c'était au fond) ni pour ne pas rater un bonjour au maître parce que je ne le disais pas ; ni encore par crainte de louper le début de la leçon puisque je voulais passer inaperçu dans la salle. J'étais ponctuel, sérieux, minutieux, attentif avant tout pour ne pas avoir de réprimandes ou d'interrogations, dont j'avais une peur démesurée. Je ne trouvais rien à répondre devant mes

camarades, la punition dont l'enseignant nous menaçait, me contraignait de me montrer sérieux, docile comme si j'étais un enfant gâté et chéri. Je n'ai jamais reçu ni coups ni remontrances, mais j'en avais une frousse particulière. En outre, les compliments qu'on me faisait à la maison me réjouissaient. En vérité dans la salle, loin de convoiter les éloges, et sans me faire remarquer pour en avoir, j'étais comme un intrus perdu dans une salle entre des inconnus. Je voulais que personne ne s'avise de ma présence et pour que cela soit ainsi, je fixais du regard l'enseignant, je me cachais derrière l'élève devant moi, pour n'avoir rien à répondre et ne rien demander.

Je ne pensais qu'à ce qui adviendrait si le maître me demandait quoi que ce soit. Que ferais-je s'il me demandait de me présenter au tableau ? Le jour où je venais en retard de 5 petites minutes, je ne pouvais pas franchir le grand portail tellement j'étais absorbé par la pensée de ce que je dirais, comment cela allait se passer et quelle excuse ou alibi pourrais-je présenter, quel mot de passe utiliser ? Je ne trouvais rien de mieux que de retourner chez moi car cela m'apparaissait inutile de trop penser devant la porte et que, de toute façon, je n'y arriverais certainement pas.

Ah ! Je n'oublie pas. Parfois l'enseignant s'absentait pour un petit moment et nous laissait surveillés par l'un de nous. Je ne comptais sur personne pour m'épargner la punition de l'enseignant et aisément je restais bouche cousue. Je me couchais même sur la table sans que

personne ne me le demande. Je jugeais cela très rassurant pour ne pas me trouver dans la liste des perturbateurs, des bavards qui seraient forcés de se justifier au tableau sur leur conduite pendant l'absence de l'enseignant. Le jour où le maître me confiait la surveillance de la classe, c'était difficile pour moi : comment pouvoir surveiller les élèves qui me voyaient comme timide par conséquent pauvre et faible élève ; peut-être ne me voyaient-ils pas dans la salle !?? C'était très compliqué : je ne pouvais pas les avertir que s'ils continuaient de bavarder je les dénoncerais au prof sans les prévenir car je savais que cela entraînerait trop de complications à vouloir expliquer tout cela à l'enseignant. Tous les élèves criaient, faisaient ce qu'ils voulaient, se déplaçaient d'une place à l'autre parce qu'ils savaient pertinemment que je ne dirais rien au maître par crainte de représailles.

Lorsque je voulais aller aux toilettes, je demandais à voix basse à l'enseignant que lorsqu'il passait à côté de moi, sinon j'endurais mon besoin. Je ne pensais pas qu'il y avait une personne plus timide que moi dans ma classe, mais il y avait une fille que je connaissais très bien et qui habitait le même quartier que moi. Un jour, à la sortie de la classe, je l'ai vue presser le pas vers le grand portail. J'ai couru vers elle en l'appelant, mais elle ne se retourna pas. Me prenait-elle pour un soupirant hautain ? Elle cria : « fiche-moi la paix » !

En fait, elle voulait se camoufler du regard des autres. Je l'ai trouvée gémissant dans la rue, non loin de

l'école, assise, son visage dans ses mains. Compatissant et consterné, je me suis penché vers elle. Je lui ai effleuré l'épaule et j'ai constaté qu'elle tremblait tout en scrutant les alentours. J'ai su qu'elle se hâtait parce qu'elle avait un besoin pressant. Et c'est comme ça qu'elle s'est accroupie pour se soulager dans la rue bien malgré elle. Les élèves n'ont pas tardé à se rassembler pour assister à la scène et se sont mis à rigoler bêtement et méchamment. Quel honte ! Certes ces élèves ont déjà oublié ce jour-là, mais il reste ancré dans ma mémoire et dans celui de cette fille.

J'ai tant souffert que chacun de ces souvenirs, croyez-moi, sont tellement présents dans ma mémoire que je ne peux les occulter et je les décris sans gêne pour m'en débarrasser.

### **Dans le quartier**

Timidité, combien de fois, dans combien de situations tu m'as rendu perplexe, irrité contre moi, solitaire, craintif, malheureux ? Combien de choses, d'occasions qui ne sont pas revenues, j'ai loupées ? Combien de faits peu aimables, de dires incontrôlés, de conduites bizarres j'ai fait sous ton emprise ? À cause de cette timidité et rien que par elle, combien de choses je n'ai pas apprises, de gens que je n'ai pas connus, de lieux que je n'ai pas vus, de faits dont je n'ai pas pris le recul, de savoir-faire que je n'ai pas acquis ?

Je crois que le fait de s'extraire, de s'isoler sans cesse est commun à toutes les personnes timides. En effet, je détestais la compagnie des autres dans toute situation. À quoi bon rejoindre et rester avec les autres si l'on ne sait pas causer, plaisanter, s'amuser ? Moi, je n'avais rien de ces qualités, je n'avais rien de spécial et tout ce que les autres disaient presque unanimement sur moi c'était que j'étais asocial. En fait, moi-même je me reprochais sans cesse ma conduite. Ce que je détestais c'est que certaines personnes osaient faire un constat ou portaient une sorte de jugement sur moi. Ils disaient « la personne qui se tait, qui ne dit mot, qui est taciturne est la plus malveillante, malintentionnée envers et contre tout le monde ». On se connaît à peine soi-même alors comment pourrions bien connaître autrui ? En tout cas, leur jugement est complètement faux à mon égard. Ce qu'ils ignorent c'est que la personne timide s'efforce sans trêve à se faire de bonnes relations et se lie aux autres, de sortir de son mutisme, de ne point avoir honte, peur et gêne. Elle se fait des reproches après chaque acte, chaque parole parce qu'elle agit chaque fois avec peur, honte, stress et quand la timidité s'empare d'elle rien ne se passe bien, rien n'a une bonne fin pour elle. Je dis que l'on accuse à tort un timide parce que ce dernier, dans sa solitude, passe tout son temps à penser à lui, à sa conduite et n'en veut à personne. Si sa timidité, sa solitude vous font dire et croire qu'il s'agit de malignité, d'antipathie, alors je vous assure qu'il mène une lutte discrète contre sa timidité et vous le traitez de quelqu'un qui manigance

contre vous, qui hait les autres, qui nourrit dans son intérieur l'animosité.

Je me souviens très bien du jour où je me suis disputé avec un ami. Comme c'était devant la maison, les familles ont vite su qu'on se querellait ; sa cousine est vite venue vers nous et je m'attendais à ce qu'elle nous demande la cause de notre querelle ? La faute était à qui ? Mais elle n'a pas du tout agi ainsi et c'est ce qui m'a beaucoup indigné, chagriné et navré. Me taire était mon unique option. J'aurais pu, mais je n'ai pas su décanter les choses, montrer que la bagarre n'était pas ma faute, mais qui voulait m'écouter ? Et d'ailleurs avais-je le courage de persuader quiconque dans une telle situation ? Et évidemment lorsqu'on n'écoute pas on n'apprend pas. Cette femme m'a fait passer pour le fautif que je n'étais pas, sans écouter un seul de mes mots. Lorsque je voulais parler elle m'interrompait aussitôt. Ce qui m'a interloqué, c'est qu'elle répétait qu'elle me connaissait très bien, que j'étais quelqu'un de très mauvais, qui avait de l'aversion pour les autres. J'étais dans un désarroi inimaginable. Dans de telles circonstances le trouble, le stress, la peine et la déception d'un timide n'a pas sa pareille. Il sait au fond de lui qu'il n'est pour rien de ce dont on le culpabilise, mais il n'arrive pas à le faire admettre au gens. Dans une situation analogue qui, si ce n'est un timide, lâcherait l'affaire en étant persuadé qu'il n'a pas tort ?

Ce que je raconte ici à propos de ma timidité, je crois bien que certains vont le lire avec le sourire aux lèvres,

confirmant bien mes dires, tout à fait d'accords avec moi. Et d'autres le liront à peine une minute sans comprendre grand-chose et qui approuveront peut-être quelques passages par un hochement de tête. Malheureusement, je ne suis pas du tout éloquent. À l'école, à la maison, dans le quartier, partout un timide ne trouve personne qui puisse le comprendre pour laisser passer sa gêne. À l'école les amis te prennent pour quelqu'un d'orgueilleux, d'égoïste car tu préfères bosser seul. À la maison on te voit comme inactif et insouciant. Dans le quartier en général, tu es quelqu'un d'hautain, de sournois, misanthrope, je ne sais quoi encore, simplement pour n'avoir pas dit souvent salut au passage, pour n'avoir pas fréquenté les jeunes du quartier... Durant mon enfance, j'étais anxieux du manque de soutien et de réconfort que ma situation aurait mérité. L'incompréhension des autres me vexait profondément. Cela m'importe trop d'exposer ce témoignage pour que partout la personne timide soit traitée avec soins et tendresse. Elle veut juste qu'on la comprenne, qu'on renforce sa confiance en elle pour être la meilleure personne aux yeux de tous.

En fait, je crois bien que ma timidité m'a rendu intelligent. Je pense que c'est parce que je ne me mêlais pas des histoires des autres et que je ne fréquentais que des bonnes personnes sages dont la compagnie ne me faisait craindre aucun mal. Je prenais soin de mes affaires, prudent dans toute situation. Faire preuve de

toutes ces qualités est en vérité difficile quand on est très jeune.

Même à la maison, ma propre famille disait que j'étais timide car lorsque quelqu'un de la famille, que je ne connaissais pas, venait s'installer chez nous j'avais du mal à faire connaissance avec lui.

Je passais plus de temps à la maison car dans la rue lorsque quelqu'un me saluait ou me demandait comment j'allais, je répondais, sans pouvoir le regarder dans les yeux, d'une voix à peine audible « ça va » et sans pouvoir dire au moins « et vous ». Les larmes inondaient immédiatement mes yeux. Et très souvent je ne saisissais pas ce qu'on me disait. Dès que j'apercevais au loin une personne que je connaissais et qui ne passerait pas sans me parler, je changeais de direction pour ne pas la croiser. J'évitais tant que je pouvais certaines personnes, situations, actions pour ne pas me trouver dans le désarroi et pointé du doigt comme si j'étais un enfant anormal.

C'est sûr que j'étais très mal dans ma peau et je ne supportais pas qu'on se lamente pour moi, devant moi, à ma place, en ma faveur.

Depuis que je suis étudiant, fort heureusement, je suis plus serein, beaucoup plus bavard et j'ai des amis !

24/10/2017